Chapitre 15 : Ce qu'on arrache à la gorge

Par eloi10

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Le message arriva un peu plus d'une heure après le départ de Kaori. Sayuri était encore en train de ranger les tasses du thé qu'elle avait partagé avec Kaori un peu plus tôt.

Sayuri. J'ai parlé avec Kaori au parc. Il est temps pour moi de la laisser vivre. Prenez soin d'elle. Je suis désolé pour tout. Ryô.

Elle le lut une fois. Puis une deuxième. À la troisième, elle avait déjà son manteau sur le dos.

Au parc. Il était à New York. Il avait vu Kaori, ce soir, il y a moins d'une heure, après qu'elle était sortie de chez elle. Et maintenant il s'excusait comme on signe une lettre d'adieu.

Elle imagina sa sœur, seule dans son petit studio de Brooklyn, après ça. Elle descendit les escaliers sans attendre l'ascenseur.

Dans le taxi, elle donna l'adresse de Kaori au chauffeur, le pria de faire vite, puis composa le numéro de Ryô. Il décrocha à la troisième sonnerie.

— Sayuri.

— Bonsoir. Vous êtes à New York.

— Oui.

— Depuis quand ?

— Cinq jours.

— Cinq jours. — Elle ferma les yeux. — Et comment vous l'avez trouvée ? Je ne vous ai jamais donné son adresse.

Un silence.

— Je vous ai suivie.

Sayuri sentit le sang lui monter au visage.

— Vous m'avez suivie. Vous m'avez suivie comme… comme un de ces types que vous traquez

pour gagner votre vie. Et vous avez attendu ma sœur devant chez moi. Et vous l'avez abordée dans un parc, la nuit, sans prévenir personne, sans me prévenir, moi, alors que vous saviez qu'elle refusait même d'entendre votre nom !

— Je voulais m'excuser.

— Vous excuser ! Et vous lui avez dit quoi, exactement ? Vous lui avez expliqué ? Vous lui avez dit pourquoi ?

Il ne répondit pas.

— Non, bien sûr que non, poursuivit Sayuri, la voix qui montait. Vous lui avez dit pardon, vous l'avez laissée repartir seule dans le noir, et maintenant vous m'envoyez un message pour me dire que vous la laissez vivre. Comme si c'était un cadeau. Comme si c'était noble ! Vous savez ce qu'elle croit, Monsieur Saeba ? Elle croit qu'elle n'a jamais rien valu à vos yeux. Et vous, vous venez de traverser le Pacifique pour lui confirmer exactement ça !

— Ce n'est pas vrai, dit Ryô d'une voix sourde.

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

— Qu'elle ne vaut rien.

— Alors qu'est-ce qu'elle vaut ? Dites-le !

Silence.

— Dites-le ! À moi, au moins ! Vous n'êtes pas capable de le dire à elle, alors dites-le à moi, au téléphone, dans le noir, personne ne vous voit !

Elle l'entendit respirer. Un souffle lourd, irrégulier. Puis plus rien, si longtemps qu'elle crut qu'il avait raccroché.

— Monsieur Saeba. Est-ce que vous l'aimez ?

Le silence se prolongea encore. Et puis, à peine audible, comme arraché du fond de la gorge :

— Oui.

Sayuri ferma les yeux. Le taxi s'engageait sur le pont de Brooklyn ; les lumières de Manhattan défilaient derrière la vitre.

— Oui. J'aime Kaori, dit-il dans un souffle.

Sayuri entendit une longue expiration à l'autre bout du fil.

— Plus que la vie. Et j'ai tout détruit. Je l'ai détruite.

Il ne sut plus s'il parlait à Sayuri ou à lui-même.

La femme qu'il venait de voir, qu'il avait essayé de protéger dans ce monde cruel, la femme dont il avait trafiqué le pistolet pour qu'elle n'atteigne jamais sa cible et qu'elle n'ait jamais de sang sur les mains, cette femme dont il avait voulu préserver l'innocence, cette femme était devenue plus dure que lui. Ce n'était pas Kaori.

Toute la colère de Sayuri retomba d'un coup. Il ne restait qu'une immense fatigue, et quelque chose qui ressemblait à de la pitié.

— Pourquoi vous ne le lui avez pas dit ce soir ?

— Parce que tous ceux à qui je tiens finissent par mourir.

Il le dit sans emphase, comme une évidence. Sayuri se souvint des paroles de Falcon, au téléphone, quelques jours plus tôt.

— Ne dites pas ça. Je vous en prie, ne dites pas ça.

Elle reprit son souffle.

— Elle est vivante, Monsieur Saeba, et elle croit que vous vous moquiez bien d'elle pendant toutes ces années, et que tout ce que vous avez fait, c'était par obligation envers Hideyuki. C'est ça, la seule chose qui est en train de la briser.

Il ne répondit pas.

— Écoutez-moi. Je ne vous demande pas d'aller la voir. Pas ce soir. Pas tant que je ne vous l'aurai pas dit. Mais ne repartez pas au Japon. Pas tout de suite. Promettez-le-moi.

— Sayuri…

— Promettez-le-moi.

Un long soupir.

— D'accord.

— Vous restez à New York ?

— Je reste.

— Merci. Bonne nuit, Monsieur Saeba.

Elle raccrocha. Le taxi s'arrêtait devant un vieil immeuble de briques rouges, au-dessus d'une laverie fermée.

Sayuri monta les trois étages en courant et frappa à la porte.

Il y eut un silence, puis des pas légers, et la voix de Kaori, méfiante :

— Qui est-ce ?

— C'est moi. Sayuri.

La porte s'ouvrit. Kaori était en chaussettes, encore en pull, les cheveux défaits. Elle avait l'air surpris, presque effrayé.

— Sayuri ? Qu'est-ce que tu fais là ? Il est arrivé quelque chose ?

Puis, très vite, elle se reprit. Son visage se lissa, et elle sourit. Un sourire parfait, posé sur sa figure comme un masque.

— Tu as oublié quelque chose chez toi que tu voulais me donner ? Entre, il fait froid. Je vais faire du thé.

Elle recula pour la laisser passer. Sayuri entra. Kaori se dirigeait déjà vers le coin cuisine, remplissait la bouilloire, parlait sans s'arrêter.

— Je n'ai que du thé vert, j'espère que ça ira. La vieille dame de la librairie m'en a donné un paquet, il est excellent, tu vas voir, c'est un thé de…

Sayuri s'approcha et lui prit la main.

Kaori s'interrompit. Elle regarda leurs deux mains, puis leva les yeux vers sa sœur. Le sourire tenait encore.

— Je sais que tu as vu Ryô ce soir, dit Sayuri doucement.

Le sourire tint encore une seconde. Puis il se défit.

Kaori ouvrit la bouche, comme pour protester, pour dire que ce n'était rien, que ça allait. Aucun son ne sortit. Ses lèvres se mirent à trembler. Ses épaules aussi. Elle porta sa main libre à son visage, comme pour cacher ce qui arrivait, et ses jambes cédèrent.

Sayuri la rattrapa et Kaori s'effondra contre elle. Elle la conduisit jusqu'au lit.

Kaori pleura comme elle n'avait pas pleuré depuis le premier soir, à Tokyo. Comme elle n'avait pas pleuré au-dessus du Pacifique. Des sanglots profonds, qui la secouaient tout entière et qu'elle n'essayait même plus de retenir.

Sayuri ne dit rien. Elle ne lui demanda rien. Elle la tint seulement contre elle, sur le lit, une main sur ses cheveux, et la laissa pleurer.

Elles restèrent longtemps comme ça. Puis Sayuri lui retira son pull trempé de larmes, lui passa un tee-shirt trouvé sur une chaise. Elle la borda comme on borde une enfant. Kaori se laissait faire, épuisée, les yeux gonflés.

— Ne reste pas, murmura-t-elle. Tu travailles demain.

— Je reste.

Sayuri retira ses chaussures à son tour, éteignit la lampe et s'allongea à côté d'elle, tout habillée, sur le petit lit trop étroit pour deux. Kaori se tourna vers elle et lui prit la main dans le noir.

Elle ne parla pas de Ryô. Sayuri non plus.

Vers trois heures du matin, la respiration de Kaori devint enfin régulière. Sayuri resta éveillée encore longtemps, à écouter sa petite sœur dormir, à regarder par la fenêtre l'ombre de l'escalier de secours sur le mur.

Sur la table, le carnet était resté ouvert. Dans la case du jour, il n'y avait encore rien d'écrit.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés